

Peut-on baptiser l'œuvre de René Guénon ?

par Antoine de Motreff

ON SAIT LE DANGER que représente, en temps de guerre, ce qu'on appelle la « cinquième colonne ». Or l'Église sur cette terre est en guerre : elle est appelée, à juste titre, « Église militante ».

D'où le danger pour elle de ceux qui, prétendant être ses membres ou ses amis, pactisent avec ses plus virulents ennemis.

Parmi ces ennemis de l'Église, il y a sans aucun doute l'ésotériste René Guénon. Ceux qui ont pris la peine de lire ce que nous en avons dit dans *Le Sel de la terre*¹ se convaincront sans peine qu'il y eut rarement un personnage aussi « sulfureux » que lui.

Et pourtant, régulièrement, on trouve des catholiques qui pensent qu'on peut puiser dans René Guénon des idées intéressantes, qu'on peut, dans une certaine mesure, être guénonien et catholique.

Nous signalons ici trois exemples assez caractéristiques.

*

Première tentative : Christophe Andruzac

Christophe Andruzac n'est guère connu que par son ouvrage *René Guénon, la contemplation métaphysique et l'expérience chrétienne*². Cet ouvrage est visiblement destiné à un public catholique, puisqu'il est muni d'un *Nihil Obstat* (I.H.

¹ — Voir notamment nos articles parus dans *Le Sel de la terre* 13 et 57.

² — Christophe ANDRUZAC, *René Guénon, la contemplation métaphysique et l'expérience chrétienne*, Paris, Dervy-Livres, 1980. On trouve aussi son nom dans les *Cahiers de l'Herne* « René Guénon », ouvrage collectif de 1985 (éd. de l'Herne, Paris), où il a publié une « note sur la diversité des voies spirituelles » (p. 297-309). Il est bien possible qu'il s'agisse d'un pseudonyme.

Dalmais ³ O.P. Paris, 13 mai 1980) et d'un *Imprimatur* (P. Faynel ⁴, V.E. Paris, 15 mai 1980).

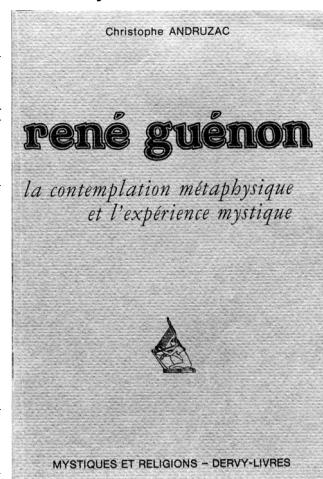
Christophe Andruzac se présente comme un philosophe, disciple du père Marie-Dominique Philippe O.P., qu'il cite et auquel il fait souvent référence.

L'auteur connaît quelque peu la Tradition catholique, puisqu'il cite un article sur René Guénon de Daniel Jacob paru dans *Permanence* ⁵, la critique de René Guénon faite par Jean Vaquié dans deux numéros de *Lecture et Tradition* (p. 115), et l'école qui se réclame des travaux de l'abbé Barruel (p. 89).

Christophe Andruzac est un aristotélicien convaincu. Il pense qu'Aristote est parvenu à une contemplation métaphysique de l'Être premier. Il

appelle cela le « *tigein* par le *Noûs* de la lumière de l'être premier » ⁶, le « toucher par l'Intellect » (p. 26, noter la majuscule, typique du guénonisme : nous conservons ces majuscules dans les citations de l'auteur).

Il y aurait deux modalités de l'intelligence spéculative de l'homme : le mode discursif qui fait connaître la réalité par une assimilation intentionnelle et le mode contemplatif qui « ne procède plus par abstraction, mais par une sorte de connaturalité » (p. 26 ⁷).



Nilil Obstat
Paris, le 13-5-1980
I. H. DALMAIS, op.

Imprimatur
Paris, le 15-5-1980
P. FAYNEL, V. E.

© DERVY-LIVRES, Paris 1980.
N° I. S. B. N. 2-85076-128-1

³ — Le père Irénée Dalmais O.P. (Henri est son prénom de baptême), 1914-2006, très engagé dans le mouvement scout, a fait ses études au couvent du Saulchoir (Étiolles) de 1942 à 1948, puis a été bibliothécaire du couvent Saint-Jacques (Paris) de 1948 à 1993, professeur à l'Institut supérieur de Liturgie, membre de l'Institut dominicain d'Études orientales, du Centre de Recherche théologique missionnaire, du Comité mixte catholique-orthodoxe en France, etc. Il a été confrère des pères Chenu O.P. et Congar O.P., et admirait le père de Lubac S.J.

⁴ — Le père Paul Faynel, vicaire épiscopal, est vraisemblablement le même que l'auteur d'un livre sur *L'Unité des chrétiens*, Desclée, 1984.

⁵ — Voir *Le Sel de la terre* ⁵⁴, p. 131 sq.

⁶ — En réalité, le verbe *θιγγάνειν* (*θίγγειν* à l'aoriste) employé par ARISTOTE, par exemple en *Métaphysique*, L, 7 (Bk 1072 b 14-30), ne signifie rien de plus que l'union de l'intellect et de l'objet intelligible (voir le commentaire de Saint Thomas d'Aquin, Marietti n° 2540), union qui peut être simplement intentionnelle. Toute la tromperie gnostique est de prétendre que cette union devient réelle dans certaines conditions.

⁷ — Cette contemplation serait au-delà de la connaissance discursive (par le raisonnement) et conceptuelle, au-delà de tout ce qui procède par abstraction (p. 57).

Christophe Andruzac décrit la contemplation métaphysique avec des termes qui rappellent la vision béatifique.

A ces moments de contemplation parfaite se produit un contact, un toucher, un « *tigein* », comme dit Aristote, par le *Noûs* de la lumière de l'Être premier. A ces moments le *Noûs* de l'homme est totalement actué par Celui dont l'être est une lumière intellectuelle. Essayons de distinguer deux modalités de la vie de l'intelligence spéculative de l'homme : la connaissance intellectuelle spéculative (de mode discursif) connaît ce qu'est la réalité ; il s'agit d'une assimilation intentionnelle de la forme de la réalité connue et donc de la possession de la quiddité de cette réalité connue. [...] En revanche la contemplation métaphysique (connaissance de mode contemplatif) ne procède plus par abstraction mais par une espèce de connaturalité, le verbe intérieur alors produit n'étant plus une sorte de copie de la réalité, un concept, mais un excès de lumière spirituelle, l'Être premier communiquant sa vie et sa lumière à qui s'est suffisamment purifié pour pouvoir acquérir *l'habitus contemplatif*. Lors de cette contemplation l'esprit est comme stabilisé dans la présence d'immensité de l'Être premier et est comme immergé dans sa lumière. Le fruit de cette contemplation dépassant la disposition habituelle à connaître de l'intelligence, si l'on en croit ceux qui l'ont expérimentée, il faut admettre que l'Être premier participe à l'actuation du *Noûs* en lui accordant une surabondance de son bien propre : cette surabondance n'est-elle pas ce « quelque chose de divin ⁸ » que possède l'intelligence – comme l'affirme Aristote ⁹ ? [p. 26-27].

Il faut, dit-il encore, participer à la lumière de Dieu, d'une manière qui fait penser à la lumière de gloire :

C'est cette compréhension, cette intellection, cette participation à la lumière éblouissante de l'Intellect premier que nous appelons du terme technique de « contemplation métaphysique » [p. 25].

Mais, cette lumière éblouissante dont nous parle Christophe Andruzac est-elle la lumière de gloire ? N'est-elle pas plutôt l'illumination gnostique ?

Ésotérisme, initiation

Christophe Andruzac prétend que l'Être premier ou divin se manifeste en diverses religions ou traditions (p. 23).

⁸ — Au sujet de cette expression, saint Thomas d'Aquin dans son commentaire (Marietti, n° 2106) explique qu'il s'agit simplement de la ressemblance avec Dieu. L'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais cela ne signifie pas qu'il possède en lui-même quelque élément de nature divine, comme le prétendent les gnostiques.

⁹ — Christophe Andruzac note que « Guénon qualifie cette surabondance de "surnaturelle" ». La tendance de la gnose est de transformer le naturel (ici le travail de l'intelligence) en surnaturel.

Toutefois, au delà de la pluralité des formes religieuses exotériques, il admet la légitimité de la recherche d'un contact plus personnel avec le divin. C'est l'*ésotérisme*, qu'il définit comme « la recherche d'une participation à la vie lumineuse et limpide de Dieu » (p. 33).

Cette participation à la vie lumineuse et limpide de Dieu n'est rien d'autre que la « contemplation métaphysique » d'Aristote, les moments de joie que procurent le « *tigein* du *Noûs* » (p. 33).

Voici comment il la décrit :

Le Verbe « éclaire tout homme », mais communique spécialement et d'une manière directe sa lumière à qui s'efforce de le rejoindre dans la contemplation métaphysique – ce qu'Aristote appelle le « *tigein* » du *Noûs*. Le Sage qui contemple est au-delà de la connaissance discursive et conceptuelle; bien au-delà de tout ce qui procède d'une abstraction, il cherche d'une certaine manière à « voir dans le Verbe », car toutes choses y résident à l'état de « non-manifestation » (sans *esse* propre). Si nous considérons les êtres en tant qu'ils subsistent dans le Verbe (nous regardons alors non les choses mais le Soi des choses), nous comprenons mieux combien pour le Sage (celui qui est parvenu à ce que Guénon appelle la Réalisation métaphysique) il y a identité entre être et connaître [p. 57].

Comme cette contemplation reste difficile à atteindre, il est utile de bénéficier de microcosmes porteurs d'influx spirituels favorisant l'habitus contemplatif (p. 34).

Il [René Guénon] désigne du terme technique d'« Initiation » la transmission de l'influx spirituel favorisant l'« habitus » contemplatif, et qualifie de « Traditionnelle » toute forme de communauté favorisant à ses membres l'accès à la contemplation. Il appelle « Réalisation métaphysique » la disposition habituelle à la contemplation.

Tout en admettant que René Guénon a méconnu le christianisme, Christophe Andruzac prétend qu'il a correctement exposé une méthode de contemplation métaphysique, encore appelée Sagesse initiatique, car elle s'appuie sur une initiation (« l'Initiation au sens guénonien étant l'habitus de contemplation métaphysique du *Noûs* » – p. 71).

L'auteur pense que la plupart des religions et confréries religieuses procurent l'initiation virtuelle, en permettant à leurs membres de vivre dans une atmosphère religieuse d'adoration (p. 90).

Ainsi est récupérée la gnose de René Guénon dans un cadre aristotélicien.

Mais pour le faire, Christophe Andruzac doit attribuer à Aristote beaucoup plus que ce que le philosophe grec ne dit.

Quant à saint Thomas d'Aquin, fidèle disciple d'Aristote, mais qui a su le corriger quand c'était nécessaire, Christophe Andruzac nous explique que ce Docteur n'a pas analysé la contemplation du *Noûs* d'Aristote, car « il devait

être délicat de s'étendre sur l'expérience spirituelle d'un "païen"... Ne risquait-on pas de s'exposer à une incompréhension et à un rejet de principe ? (on sait que la doctrine de saint Thomas a été condamnée par l'archevêque de Paris.) » (p. 124-125).

Ainsi, même saint Thomas est présenté comme un gnostique caché ¹⁰...

Les deux contemplations

La contemplation métaphysique, nous dit l'auteur, se distingue de la contemplation chrétienne.

Christophe Andruzac, qui écrit visiblement pour des chrétiens, défend la contemplation chrétienne (contre René Guénon), tout en critiquant la théorie classique et commune de la contemplation infuse proposée à tous. Pour Christophe Andruzac il s'agit là d'une erreur commune très grave. Il veut qu'à côté de la contemplation infuse de type carme, il y ait une autre contemplation de type dominicain, qui viendrait des pères du désert, serait active, permettrait l'activité du *Noûs*, et serait donc compatible avec la contemplation métaphysique de René Guénon... (p. 75-78).

La méconnaissance de cette distinction entre deux contemplations chrétiennes (la contemplation acquise « dominicaine » et la contemplation infuse « carme »), aurait conduit – si l'on en croit Christophe Andruzac – à de fâcheuses conséquences :

Si, à ce qu'il semble, les deux contemplations n'ont jamais été nettement distinguées, on conçoit que les relations entre l'Église et les communautés initiatiques aient varié de la collaboration sincère et fervente (la Franc-Maçonnerie au Moyen Age, l'Ordre du Temple à ses débuts, etc.) à l'anathème réciproque (la Gnose d'Alexandrie, un grand nombre de théologiens catholiques contemporains de René Guénon, etc.) [p. 87].

En réalité, la plupart des auteurs catholiques ¹¹ enseignent que la contemplation est le nom donné à l'oraison lorsqu'elle devient infuse ¹². Il n'y a donc, pour ces auteurs, qu'une seule contemplation : la contemplation infuse.

¹⁰— Il est vrai que les gnostiques attribuent à saint Thomas d'Aquin un *Traité de la pierre philosophale* et un *Traité sur l'art de l'alchimie* (réédités en 1979 par Arché, Milan) : inutile de dire que ces traités, ésotéristes par nature, sont absents de tous les catalogues des œuvres authentiques de saint Thomas d'Aquin. Ce dernier, qui devait appartenir à quelque loge mystérieuse, aura transmis secrètement ses écrits ésotériques...

¹¹— Et les meilleurs, comme saint Jean de la Croix, le Docteur mystique. C'est aussi la doctrine habituelle chez les dominicains : voir les ouvrages du père Garrigou-Lagrange O.P.

¹²— Traditionnellement on distingue trois « âges » ou trois « voies » dans la vie spirituelle : l'âge des commençants, celui des progressants et celui des parfaits ; ou la voie purgative, la voie illuminative et la voie unitive. Le passage de l'oraison active (ou méditation) à l'oraison infuse (ou contemplation) se fait entre la première et la deuxième voie, lorsque l'âme passe de l'âge des commençants à celui des progressants.

Sans doute, quelques auteurs pensent qu'une contemplation acquise peut exister et conduire jusqu'à l'union avec Dieu, terme de la vie spirituelle (Andruzac cite le père Meynard O.P.).

Mais jamais ces auteurs n'ont dit (ni pensé) que cette contemplation acquise (chrétienne, donc surnaturelle) permettrait l'activité propre du *Noûs* et serait ainsi semblable à la contemplation métaphysique de René Guénon. Ce serait admettre que cette contemplation métaphysique conduit, elle aussi, à l'union avec Dieu.

Que penser de la contemplation métaphysique ?

Que faut-il penser de cette contemplation métaphysique ? Pour Christophe Andruzac, c'est l'apport fondamental de René Guénon.

Notre auteur admet que René Guénon a commis quelques erreurs, notamment dans ses appréciations sur la dogmatique catholique, mais, dit-il, si on ne comprend pas la contemplation du *Noûs*, on le critique sur des points secondaires (p. 102).

La contemplation métaphysique habituelle, ou réalisation spirituelle, nous explique-t-il, est une participation à l'état primordial de l'humanité, dont la cessation est diversement expliquée. Il relève de l'ordre préternaturel (p. 35).

On pourrait donc retrouver cet état primordial (l'état de justice originelle) sans passer par Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Il n'y aurait plus besoin de l'unique Sauveur pour supprimer la peine du péché originel ?

On se demande comment ce livre a pu obtenir *Nihil obstat* et *Imprimatur*.

La confusion entre nature et surnature se trouve aussi dans la conception de l'intellect humain ¹³. Christophe Andruzac cite avec complaisance la phrase attribuée ¹⁴ à Maître Eckart : « Il y a dans l'âme quelque chose qui est incréé et incréable ; si l'âme entière était telle, elle serait incréée et incréable – et cela c'est l'Intellect. » Il cite même saint Thomas : « La créature, en Dieu, c'est l'essence divine elle-même » (p. 49).

Mais Christophe Andruzac oublie de nous dire que cette phrase de Maître Eckart a été condamnée par l'Église (DS 976) et rétractée par l'auteur (DS 980).

Quant à saint Thomas, il dit que la créature en Dieu, telle qu'elle est connue par Dieu, est identique à Dieu. Il ne dit nullement que la créature en elle-même s'identifie à Dieu.

La gnose, en fait, confond la manière dont Dieu connaît et celle dont nous connaissons. Dieu est identique avec ce qu'il connaît, car il se connaît lui-

¹³— On retrouve chez Christophe Andruzac les erreurs que nous avons signalées chez René Guénon : voir *Le Sel de la terre* 57, p. 116-117 et 125.

¹⁴— Il ne s'agit pas d'un écrit, mais d'une phrase que ses adversaires disaient l'avoir entendu prêcher.

même et tout ce qui préexiste en lui. Quant à nous, nous nous identifions par la connaissance à la chose connue, mais d'une manière *intentionnelle*, c'est-à-dire que la chose est présente dans notre esprit comme connue, mais elle n'est pas présente de manière ontologique, avec sa réalité physique.

Or, selon Christophe Andruzac, la contemplation du *Noûs* s'opérerait selon un mode quasi-substantiel et pas seulement intentionnel de (p. 39) ¹⁵.

De deux choses l'une :

– Soit cette contemplation du *Noûs* est d'ordre naturel, mais alors il ne peut y avoir qu'une connaissance *intentionnelle* de Dieu.

– Soit elle est d'ordre surnaturel, mais c'est admettre que la grâce de Dieu est donnée indépendamment de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la foi et du baptême.

Y a-t-il un au-delà de l'être ?

L'existence d'un au-delà de l'être est une des affirmations classiques de la gnose : l'être est le premier principe dans l'ordre de la manifestation, mais, nous dit René Guénon, il a un principe plus élevé, le Non-Être, le Zéro méta-physique.

Christophe Andruzac est aussi ambigu sur ce point :

Dans l'ordre de la compréhension, l'intelligence ne peut pas aller « au-delà » de l'Être premier (on l'a qualifié de « transcendant » précisément parce qu'on l'a découvert tel un « Abîme » pour notre intelligence). Mais dans l'ordre de la représentation il est possible, dans une perspective apophasique et par mode d'« intuition », d'élaborer un certain nombre de « Weltanschauung », comme disent les Allemands, dans lesquels le Fini et l'infini soient en situation d'immanence réciproque [p. 45].

Christophe Andruzac, dès lors, ne voit rien à redire à la distinction des « doctrines orientales » entre Brahma (inaccessible à l'intelligence ; nous n'en connaissons que l'« *an sit* » [l'existence]) et

Ishwara, qui est l'Être premier connu selon certaines déterminations distinctives (infinité, éternité, immutabilité, unité, etc.). La Sagesse hindoue différencie trois « manifestations » d'Ishwara, qui sont trois modes de la causalité de l'Être premier : Ishwara est Brahmâ en tant que donateur de l'esse; Vishnu en tant que donateur de la vie ; Shiva en tant que transformateur – au sens fort de

¹⁵— Christophe Andruzac prétend s'appuyer pour cela sur un passage du père M.D. Philippe (*L'Être, Recherche d'une philosophie première II*, 1^{ère} partie, p. 518) qui parle de la stabilité quasi-substantielle de l'esprit ; mais le père Philippe affirme bien la distinction entre le mode intentionnel de la présence de Dieu par la connaissance et le mode substantiel qui se réalise par la grâce.

principe qui permet à l'être doté de spiritualité, et à lui seul, de rejoindre son Soi. Dire que certains, et non des moindres, y ont vu un polythéisme ! [p. 56].

Ceux qui ont lu notre étude sur la métaphysique de René Guénon comprendront la gravité d'une telle affirmation¹⁶. Dire que Brahma est supérieur à Ishwara, c'est affirmer qu'il y a une divinité supérieure à l'Être premier, ou encore que le Dieu des hindous et des gnostiques (le Non-Être) est supérieur au Dieu des chrétiens (qui se nomme : « Je suis celui qui est. »)

Salut ou délivrance ?

Christophe Andruzac est très ambigu sur la place à donner à cette « Sagesse initiatique » et à l'état de « Réalisation spirituelle » atteint par celui qui a l'habitus de contemplation métaphysique.

Cela peut-il remplacer le salut chrétien ?

Il semble bien. En effet, après avoir établi une distinction entre salut et délivrance (p. 115), l'auteur suggère que la contemplation métaphysique puisse procurer une béatitude *post mortem* :

Peut-on soutenir explicitement que la « contemplation métaphysique » soit proprement béatifiante ? Semblable béatitude « en cette vie » n'implique-t-elle pas légitimement de se prolonger d'une manière homogène au-delà de la mort ? [...] (la privation de la vision béatifique promise en châtement du péché originel a parfois été comprise comme signifiant pour les non-baptisés *quaedam damnatio* [une certaine damnation] ; voir Roland DALBIEZ : *L'Angoisse de Luther*, p. 66-67 et Dz 410, 534, 1526 et 3049). Il semble qu'en ce qui concerne les conditions du salut (donc la structure de la contemplation *post-mortem*) de ceux qui n'appartiennent pas à l'Église visible, cette dernière ait à demeurer dans la pauvreté et dans la confiance en la miséricorde du Christ. Dans son encyclique inaugurale *Redemptor hominis*, le pape Jean-Paul II a insisté sur le mystère du Christ qui « s'unit à chaque homme, à tout homme » (§ 13, p. 19 de l'édition de la DC) [p. 124].

Ainsi, en dehors de la vision béatifique obtenue par le Fils (le salut des chrétiens), il pourrait y avoir une contemplation métaphysique béatifiante pour les non-chrétiens dans le Verbe :

Notre présente distinction entre la lumière du Verbe et celle du Fils [...] qui a échappé aux Pères de l'Église, nous paraît s'imposer de nos jours pour pouvoir accepter la recommandation de l'Église de « faire progresser les biens spirituels » qui se trouvent dans les religions non chrétiennes (*Nostra aetate*, n° 2) tout en refusant le syncrétisme religieux. Cette ouverture récente de l'Église sur l'universel n'est pas identique à son œuvre séculaire d'apostolat.

16— *Le Sel de la terre* 57, p. 120-122.

On pourrait se demander si cette ouverture, qui n'intervient que tardivement dans la vie de l'Église, n'est pas préfigurée sous la plume de saint Jean, qui vient en dernier et qui « clôt » la Bible, par l'exaltation du « Verbe de Dieu » (Jn 1, 1 et 1, 14; 1 Jn 1, 1 et Ap 19, 13). L'étroite corrélation dans laquelle l'Évangéliste maintient les noms du Verbe et du Fils n'évoque-t-elle pas allégoriquement qu'« à la fin » l'Agneau, récapitulant l'œuvre de la Création et celle de la Rédemption, accordera des grâces particulières à la contemplation du Verbe donnée dans les diverses religions non chrétiennes ? L'œcuménisme contemporain, pris dans son sens le plus profond et dans sa plus grande extension, n'en est-il pas une préparation mystérieuse ? Il s'agit bien entendu d'une question, mais nous pensons qu'elle demande d'être posée [p. 127-128].

Quand la gnose se réjouit de la nouvelle théologie

On a vu que l'auteur s'appuie sur la première encyclique de Jean-Paul II et sur la déclaration *Nostra aetate* du dernier concile. Il écrit encore :

Au nombre des efforts contemporains d'ouverture, il convient de signaler la déclaration *Nostra aetate* du concile Vatican II (« déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes »). L'affirmation que « l'Église ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions » demande d'être mise en pleine lumière, car elle va à contresens des courants dominants de l'apologétique. La référence à « la vérité qui illumine tous les hommes » exige, croyons-nous, d'être très nettement distinguée de la référence à « la voie, la vérité et la vie » qu'est la lumière du Christ – ce que la dite Déclaration n'explique pas, maintenant ouverte la conclusion que l'unique culte qui plaît à Dieu est le culte chrétien, conclusion qui n'a pas de sens en dehors de la *Doctrina sacra* [p. 87].

Christophe Andruzac pense que le Concile, en mettant en valeur la richesse spirituelle des diverses religions, a repoussé la position de ceux qui frappaient d'illégitimité l'expérience de contemplation qui finalise le soufisme, le zen, l'hindouisme... (p. 113).

Toutefois il trouve que le Concile n'est pas allé assez loin dans son analyse des autres religions. Il reconnaît que Jean-Paul II a fait mieux (il écrit en 1980) :

Dans son encyclique inaugurale *Redemptor hominis*, Jean-Paul II s'est efforcé d'éclairer et de préciser un certain nombre de points abordés par le concile Vatican II. Notons (§ 11, p. 7 de l'édition de la DC) son insistance sur « le primat de ce qui est spirituel » dans toute religion et sa reprise (*ibid.*, voir note 67) de la grande vision des Pères de l'Église sur les « semences du Verbe ¹⁷ » que sont les diverses religions [p. 89].

¹⁷— Sur cette tromperie de l'Église conciliaire, acceptée ici par Christophe Andruzac, voir l'éditorial du *Sel de la terre* 38. (Note du *Sel de la terre*.)

Mais ce n'est pas encore assez :

Nous sommes obligé de noter que le terme « contemplation » est absent du texte original (latin) de cette déclaration conciliaire, alors qu'il est utilisé dans les textes traitant de la contemplation chrétienne. Cette ignorance par la tradition de l'Église romaine de la contemplation du *Noûs* nous incite à nous demander si l'assistance dont jouit le magistère ne serait pas limitée à la *Doctrina sacra* ¹⁸. Johann Reuchlin estime que cette assistance s'étend à peine aux « conclusions théologiques » – et même pas toujours ¹⁹ [p. 89].

Conclusion

L'ouvrage de Christophe Andruzac se présente d'une manière apparemment acceptable pour un catholique (il est muni d'un *Nihil Obstat* et d'un *Imprimatur*, il reconnaît que Guénon a parfois méconnu le dogme, il se réclame de saint Thomas d'Aquin, d'auteurs catholiques non suspects, etc.). Mais, en réalité, il est gnostique, car il favorise la thèse fondamentale de la gnose : on peut atteindre sa finalité, la béatitude, par une voie de connaissance indépendante de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il présente sous un jour favorable René Guénon, un des principaux gnostiques de notre époque.

Il se réjouit de l'évolution de l'Église depuis Vatican II, tout en souhaitant qu'elle se poursuive.

Que ceux qui ont des yeux pour voir les ouvrent !

*

¹⁸— Il serait intéressant de se demander si quelques-uns de ceux que l'on appelle les grands « hérétiques » des premiers siècles n'auraient pas été des membres de communautés initiatiques ne considérant la dogmatique que comme un « support » pour favoriser la vie du *Noûs* (méditation et concentration de l'intelligence). « La distinction du Créateur et du Dieu suprême » qu'établissait Cérinthe (in saint Thomas *Commentaire de l'évangile de saint Jean*, édité par M. D. Philippe, *ibid.*, p. 62, note 29) diffère-t-elle du couple Brahma – Shakti que nous avons rencontré plus haut ? Diffère-t-elle du couple Créateur – Dêité de Maître Eckhart ? Certaines « hérésies » ne reposent-elles pas sur des confusions entre les formulations des deux registres, la Sagesse métaphysique (de mode initiatique) et la *Doctrina sacra* ? La condamnation pontificale du rôle politique loué depuis 1789 et même un peu avant, ainsi que des « tendances désacralisantes » allant souvent jusqu'à une « attitude d'athéisme militant » (Actes 147) de certaines sectes Cabalistes (voir J. G. BARDET, *Qabalah de vie et Kabbale de mort*) et d'un certain nombre de loges maçonniques (voir l'école qui se réclame des travaux de l'abbé Barruel) frappe-t-elle la forme initiatique ? Que d'équivoques ! [Note de Christophe Andruzac. Quant aux équivoques, on ne le lui fait pas dire...]

¹⁹— Johann REUCHLIN, *De arte cabalistica*, livre II, trad. F. Secret, p. 117 sq. [Note de Christophe Andruzac.] — Reuchlin, 1455-1522, pensait que la théosophie de la Cabale pouvait être utile à la chrétienté.

Deuxième tentative : Jean-Luc Maxence

Jean-Luc Maxence est un auteur connu dans les milieux de la Tradition catholique. Signalons seulement qu'il tient la chronique littéraire de *Monde et Vie*.

Il est l'auteur d'un livre paru en 2001 : *René Guénon, Le philosophe invisible*²⁰.

Jean-Luc Maxence n'est pas un métaphysicien, mais un chroniqueur. Aussi le style de son livre est bien différent de celui de Christophe Andruzac. Toutefois, il contribue, lui aussi, à faire accepter René Guénon par les catholiques. Voyons un peu comment il s'y prend.

Une mauvaise érudition

Jean-Luc Maxence cite beaucoup d'auteurs de toutes sortes, catholiques et gnostiques. On trouve dans sa bibliographie : R. Abellio, R. Amadou, J. Boucher, T. Burckhardt, H. Corbin, J. Évola, etc.

Or il ne met jamais en garde contre les mauvais auteurs qu'il cite : par exemple René Guénon est présenté avec Giordano Bruno²¹ comme « anti-matérialiste » (p. 28) ; Simone Weil est une « grande mystique », « gnostique contemporaine » (le mot gnostique n'est pas péjoratif ici) (p. 194).

Souvent l'auteur utilise les textes cités pour faire passer un éloge de René Guénon. Par exemple :

Léopold Ziegler, membre de l'Académie des sciences et lettres de Mayence, écrit ainsi : « Guénon, en face du processus de déclin qui entraîne irrésistiblement notre génération, fait appel à la seule force contraire d'où puisse encore venir le salut. [...] Il va droit à la solution qui concerne l'homme tout entier, il nous impose comme une tâche impérieuse le retour au bien commun et héréditaire de l'humanité, à cette tradition intégrale, précisément, que nous pourrions appeler aussi le savoir primordial, celui qui élève l'homme au-dessus de l'animalité, ou encore la révélation primordiale, à vrai dire perdue, mais non définitivement disparue. » [p. 189].

Maxence évite de critiquer René Guénon

²⁰— Jean-Luc MAXENCE, *René Guénon, Le philosophe invisible*, Presses de la renaissance, 2001.

²¹— Giordano Bruno, 1548-1600, dominicain apostat, adepte de l'hermétisme, fut condamné par les tribunaux de l'inquisition après un procès de huit ans, et brûlé vif à Rome.

Jean-Luc Maxence expose souvent la pensée de René Guénon sans la critiquer, comme si on pouvait la partager :

Ce qui importe c'est le noyau de tradition authentique, qu'elle soit chrétienne, islamique ou autre [p. 63].

Pour lui, les grandes traditions orientales, hindoue et chinoise, ont su conserver une part importante des principes de la métaphysique, alors que le catholicisme, même au Moyen Age, et la franc-maçonnerie régulière n'en possèdent encore que des vestiges épars, des reflets de quelque manière [p. 121].

Ce qui est sûr, c'est que toute l'œuvre de Guénon illustre en quelque sorte l'idée d'une gnose, ou connaissance salvatrice, source et fondement de toutes les religions [p. 116].

Ce qui importe pour le philosophe, au bout du parcours du labyrinthe de la vie, que celui-ci soit tracé ou non sur le dallage de certaines églises et considéré comme remplaçant le pèlerinage en Terre sainte, c'est le principe central, le dépôt de la Tradition à retrouver coûte que coûte [p. 185].

[Il a une] façon unique de nous suggérer plutôt que de nous dire qu'il s'agit, pour être sauvé, de réintégrer l'état primordial, l'état paradisiaque originel. Guénon sait nous éveiller au pèlerinage « métaphysique », en quelque sorte [p. 188].

Le rayonnement de la pensée de Guénon persiste, d'autant que son aspiration à une prise de conscience de l'unité et de l'identité fondamentales de toutes les traditions ne l'empêche nullement d'affirmer que les formes traditionnelles peuvent être comparées à des voies qui conduisent toutes à un même but, certes, mais qui – nous le soulignons à dessein –, en tant que voies, n'en sont pas moins distinctes [p. 242].

Pour présenter des erreurs sans en avoir l'air, Jean-Luc Maxence procède beaucoup par questions. Dans l'introduction, 22 phrases successives se terminent par un point d'interrogation (p. 14-15).

Jean-Luc Maxence déprécie le combat contre René Guénon : il faut savoir apprécier le bien qui se trouve en lui, sans jouer les grands inquisiteurs (p. 13).

Il critique notamment « l'intégrisme » : René Guénon n'avait rien à voir avec le traditionalisme à courte vue des intégristes (p. 30).

Une grande admiration pour René Guénon

Le ton général de l'ouvrage est très admiratif pour René Guénon, « insatiable chercheur d'absolu, qu'il ne s'agit pas de croire toujours à la lettre, mais selon l'esprit » (p. 230).

Voici quelques exemples de louanges adressées à René Guénon :

Il laisse une leçon de rigueur, d'honnêteté, de discernement (67-68).

En nous forçant à un rapprochement des civilisations et des mythes, la démarche de René Guénon pourrait être salvatrice (p. 73).

René Guénon permet une analyse sûre du phénomène des sectes ²² (p. 112).

Jean-Luc Maxence recommande plusieurs livres de René Guénon : Il faut lire *L'Homme et son devenir selon le Vedantâ* (p. 125) et même le méditer (p. 126) ; *La Crise du monde moderne* est son chef-d'œuvre ²³ (p. 141) ; *L'Ésotérisme de Dante*, est à lire et à relire (p. 177) ; *Le Symbolisme de la Croix* est, à son avis, un des chefs-d'œuvre de René Guénon (p. 208). *Ses Études sur la f.:m.: et le compagnonnage* sont considérés d'une importance capitale par les historiens (p. 219).

Des catholiques lui ont jeté à la figure l'injure de « syncrétiste », alors qu'il vise à une synthèse (p. 128).

Il est l'archétype de l'homme traditionnel (p. 131) de l'homme lucide (p. 152). Guénon est bien un sage, un contemplatif (p. 156), un sage œcuménique avant la lettre (p. 197).

Il est un représentant contemporain du véritable esprit traditionnel, quelle que soit la forme qu'il revête (p. 191).

Il demeure comme un sage debout au milieu des ruines (p. 193).

Métaphysicien avant tout, dans un sens universel, il nous oblige de quelque manière à nous engager dans la quête passionnée du chemin de la vérité (p. 231).

Qu'on le veuille ou non, il est un monument de notre patrimoine philosophique national (p. 252).

Les limites de René Guénon : sa gnose

Jean-Luc Maxence passe rapidement sur les erreurs les plus graves de René Guénon. Il assure que ce dernier n'a pas gaspillé sa jeunesse (p. 45) et a su s'extraire de l'occultisme en quelques mois (p. 115).

Toutefois il ne peut éviter de reconnaître que la doctrine de René Guénon est apparentée à la gnose (p. 61-62). Sans équivoque, nous dit-il, son attitude est d'inspiration gnostique (193).

²²— Si René Guénon a combattu certaines sectes (la théosophie et le spiritisme notamment), c'est parce qu'elles sont démagogiques et lui élitiste, ou parce que ces sectes recherchent des « pouvoirs » alors qu'il est, lui, gnostique pur (il cherche la délivrance) ; mais s'il combat certaines erreurs grossières, il n'est pas clair sur d'autres erreurs plus subtiles, par exemple la réincarnation. Surtout il ne les combat pas au nom de la vérité et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donc sans efficacité.

²³— Par cette critique du monde moderne, René Guénon a trompé une partie du public catholique. Pourtant cette critique passe à côté du point le plus important : le monde moderne est en crise parce qu'il a apostasié la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme Guénon lui-même.

Cependant, ne nous y trompons point, le point central de l'œuvre guénonienne, à savoir que la Révélation est contenue dans la Tradition primordiale qui, chronologiquement, se situe avant le christianisme, « et que tout ce qui vient ensuite est plus ou moins dégradé » selon l'expression du journaliste de *Planète*, ne peut être accepté par l'Église catholique, dont le fondement de la foi « procède de l'intervention même de Dieu dans l'histoire humaine », explique Jean Daniélou [p. 254-255].

Le Dieu personnel du christianisme n'est point celui de Guénon, de quelque manière [p. 132].

Mais il l'excuse :

Guénon a vécu durant son enfance, d'après les rares témoins de sa vie, une sorte de piété religieuse trop « sentimentale », reflet d'une époque saint-sulpicienne. Or, pour cette raison, il a rejeté ce Créateur à qui l'on s'adresse par la prière, ainsi qu'à une personne divine [p. 132].

Ces limites n'empêchent pas d'utiliser René Guénon

J.L. Maxence développe toute une série d'arguments :

— Même si on n'admet pas la gnose, René Guénon permet de la comprendre mieux (p. 70).

Il s'agit, chez Guénon, d'une profonde démarche spirituelle de l'être dans son processus de libération graduelle, il s'agit d'un long devenir constamment accepté, d'un itinéraire vers « l'identité suprême ». On songe alors à la voie de certains grands mystiques comme saint Jean de la Croix, ou Charles de Foucauld, pour prendre des exemples chrétiens. On peut penser aussi à maître Eckhart quand il dit : « Il y a dans l'âme quelque chose d'incrédible et d'incroyable ; si toute l'âme était telle, elle serait incréée et incroyable ; et cela est l'intellect ²⁴. » [p. 132].

— René Guénon précieux par ses intuitions intellectuelles souvent si justes demeure une mine d'érudition ouverte à la synthèse (p. 178).

— Il est passionnant de comparer cette tradition intégrale avec la tradition chrétienne (p. 191).

— René Guénon a ramené des personnes à la religion catholique ²⁵ (p. 199).

²⁴— Voir ce que nous avons dit plus haut (p. 53) de cette « affirmation » de maître Eckhart et de son utilisation par les gnostiques. (NDLR.)

²⁵— C'est sans doute vrai, car on dit que le diable porte pierre. Mais il faudrait voir si les personnes ainsi revenues à la foi catholique ont vraiment abjuré les erreurs de René Guénon. Il faudrait aussi savoir combien de personnes ont perdu la foi à cause de René Guénon, pour se faire musulman (comme Frithjof Schuon), franc-maçon, bouddhiste, hindouiste, adepte du New-Age, etc. Le démon sait perdre un peu pour gagner beaucoup.

En ces temps d'œcuménisme, lire ou relire Guénon n'est pas une hérésie, c'est une nécessité (p. 204).

De son œuvre rayonnant vers les quatre points cardinaux des confrontations interreligieuses, il reste, au-delà des équivoques et des polémiques que le temps a apaisées, l'exemple d'une exigence de « quête » incessante de l'inexprimable vérité, la hauteur de vue d'un maître spirituel peu orthodoxe, certes, mais qui a beaucoup aidé à une véritable compréhension du sens symbolique des différents rituels religieux, et aidera encore longtemps les chercheurs de Dieu assoiffés de « libération » à discerner les dérives syncrétistes et autres pseudo-spiritualismes des essais méthodologiques de synthèses suggérant le grand pourquoi de l'harmonie universelle [p. 250].

Le philosophe orientaliste a su entraîner son lecteur à l'extrême pointe du dedans du cœur humain, pourrait-on dire, et rejoindre par là même la haute mystique chrétienne. Bien sûr, Guénon est contestable sur bien des points, il ne s'agit pas de croire ses analyses comme des paroles d'Évangile ! Ainsi, le philosophe hermétique Raymond Abellio, tout en admettant « que les analyses guénoniennes sont venues à point nommé mettre une indispensable rigueur dans le fatras occultiste du 19^e siècle », ne reconnaissait pas, ou plus, comme si elle la voie de Guénon ²⁶ [p. 250].

Quant à l'Église catholique, l'heure est sans doute venue pour elle de ne plus craindre les « erreurs » réelles de l'œuvre de René Guénon, les « limites qui la rendent inacceptable à un chrétien » et qui furent doctement et justement analysées par Jean Daniélou peu de temps après la mort du philosophe du Caire, mais de considérer davantage sa « part de vérité » [p. 253].

Au fond, l'intérêt profond de l'œuvre de René Guénon, et notamment tous ses textes et comptes-rendus d'articles de revues sur la franc-maçonnerie, ses symboles et son histoire, est qu'elle incite chacun à une méditation d'échelon en échelon sur le sens des mots sacrés, des rituels, et sur le mystère d'Unité qui relie, au plan métaphysique et eschatologique, toutes les Révélations, et principalement le judaïsme, le christianisme et l'islam, communs héritiers d'une indéniable Tradition abrahamique [p. 245-246].

Quelques avantages de la lecture de René Guénon

Les avantages de la lecture de René Guénon sont énumérés à la page 256 :

La redécouverte de son œuvre peut servir au christianisme et l'aider d'une part à mieux appréhender la valeur profonde du symbolisme, d'autre part à mieux écouter les sagesses de l'Orient et saisir les difficultés de l'Occident.

²⁶— C'est laisser croire que Raymond Abellio (1907-1986) est un auteur qui permet de discerner le bon et le mauvais chez Guénon. Alors qu'il est « sans doute le plus grand écrivain "gnostique" – au sens non restrictif du terme – français de la seconde moitié du XX^e siècle » (présentation de Raymond Abellio dans le site du centre culturel international de Cerisy-La-Salle : www.ccic-cerisy.asso.fr/abellio02.html)

Peut-être peut-il aussi inciter la religion catholique à revoir ses jugements ex cathedra à l'égard de la démarche maçonnique en particulier ? Peut-être peut-il aussi l'aider à mieux percevoir l'importance du soufisme ? A mieux cohabiter, dans certaines régions, avec l'islam ?

Voyons cela plus en détail :

— *Mieux appréhender la valeur profonde du symbolisme :*

Aujourd'hui on a besoin d'un symbolisme fort (p. 72).

L'œuvre de René Guénon met bien en avant l'importance du symbole et cela peut engager une restauration ²⁷ (p. 203).

— *Mieux écouter les sagesse de l'Orient et saisir les difficultés de l'Occident* ²⁸ :

René Guénon reproche à l'Occident sa philosophie matérialiste et cherche en Orient une intelligence informelle (p. 139).

Il aime en Orient la supériorité de la contemplation sur l'action (p. 149).

— *Inciter la religion catholique à revoir ses jugements ex cathedra à l'égard de la démarche maçonnique*

[La f. .m. .] fut d'abord, on le sait, condamnée avec une extrême netteté par les papes Clément XII en 1738, Benoît XV en 1751, et surtout Léon XIII, par l'encyclique *Humanum genus* en 1884, avant d'être en quelque sorte « dédiable » par le concile Vatican II, même si l'interdiction de la « double appartenance », stricto sensu, demeure [p. 231].

René Guénon peut aider à une meilleure compréhension par le catholique pratiquant, soucieux de ne pas tomber dans quelque ésotérisme douteux, de la démarche maçonnique en général. [...] Il veut demeurer avant tout bien fixé sur les principes du symbolisme traditionnel et, grâce à cette rigueur, il ouvre, selon nous, la porte d'une réconciliation possible entre tous les lecteurs de symboles d'où qu'ils proviennent. Si, un jour, l'Église catholique assouplit encore davantage son jugement sur la franc-maçonnerie, dans la mesure où celle-ci, bien sûr, n'abolit pas sa référence au fameux « Grand Architecte de l'Univers », les deux intéressées le devront en grande partie à René Guénon, nous semble-t-il [p. 233].

René Guénon, continue Maxence, a bien exposé la signification de la devise maçonnique : rassembler ce qui est éparé, en comparant les divers mythes. Il

²⁷— Les gnostiques, et en particulier les francs-maçons, utilisent certains symboles de l'Église catholique, mais pour transmettre une doctrine tout opposée. Nous renvoyons ici aux études de Jean Vaquié parues dans *Lecture et Tradition* (BP 1 – 86190 Chiré-en-Montreuil), par exemple les numéros 76, 79, 82 et 167, et dans les *Cahiers de la Société Augustin Barruel* (62 rue Sala – 69002 Lyon), par exemple le numéro 25, seul disponible actuellement, qui contient la liste des études parues précédemment.

²⁸— Les difficultés de l'Occident viennent essentiellement de son apostasie du christianisme. Vouloir soigner ce mal par un recours aux religions orientales est une aberration.

s'agit de construire l'homme universel ; cela rappelle le Christ, lui aussi prêtre et victime (comme Vishwakarma [!]) « La boucle des comparaisons est ainsi bouclée » commente notre auteur : on ne le lui fait pas dire (p. 234-235).

Guénon, en étudiant avec subtilité et le sens analogique exceptionnel qui est le sien les « outils symboliques » de la franc-maçonnerie, n'a pas seulement aidé au rayonnement du symbolisme à son époque, mais il a ouvert une brèche importante en direction des ponts de rapprochement possibles entre la maçonnerie d'inspiration spiritualiste et l'Église catholique ²⁹, par exemple [p. 241].

Il explique mieux que personne son historique, ses règlements (*landmarks*), ses formes, ses rituels, ses coutumes, ses principes fondamentaux, son pacte ; en somme, il met en lumière sa « science sacrée ». [...] Cependant, au-delà même de tout ce qui précède, Guénon retient de la voie initiatique que propose la franc-maçonnerie qu'elle est une démarche personnelle d'éveil au sacré, une sorte d'ascèse continue visant à « dégrossir la pierre brute », une authentique démarche d'architecture « comme propédeutique à l'édification personnelle », selon l'expression si juste du « guénonien » Patrick Négrier [p. 246].

— *Aider l'Église catholique à mieux percevoir l'importance du soufisme ? A mieux cohabiter, dans certaines régions, avec l'islam ?*

Maxence cite, sans la contredire, cette explication de Gilbert Durand ³⁰ sur le passage de René Guénon à l'islam :

Gilbert Durand explique : « D'un côté, le devoir du croyant est la soumission rituelle et éthique à un clergé, de l'autre, comme dans toute tradition prophétique et spécialement celle des juifs, le devoir du croyant est l'herméneutique, le déchiffrement des volontés du Livre. D'un côté, l'obéissance à une société humaine sacralisée par le magistère qu'elle ordonne, l'Église et sa hiérarchie ecclésiastique et juridique, de l'autre, l'obéissance au sens de la parole impérative de Dieu. » [p. 156].

Conclusion

Quoique procédant d'une manière différente du livre d'Andruzac, cet ouvrage est dangereux pour un catholique. Il tend à faire croire que René Guénon est un auteur qu'on peut – et même qu'on doit – lire. Il propage certaines de ses erreurs les plus graves, notamment son regard favorable sur la franc-maçonnerie et sur les fausses religions.

²⁹— C'est nous qui soulignons (note du *Sel de la terre*).

³⁰— Gilbert Durand est un universitaire français (né en 1921), disciple d'Henri Corbin (1903-1978), cofondateur du Centre de recherche sur l'imaginaire à Grenoble. et membre du Cercle d'Eranos (fondé par Olga Froebe-Kapteyn en 1933, ce cercle rassemble depuis lors dans le montagneux Tessin suisse, à Ascona, des penseurs ésotérisants comme Carl Gustav Jung, Gershom Sholem, Henri Corbin, etc.).

Il n'est pas étonnant, dès lors, de trouver chez Maxence la même admiration pour Jean-Paul II que chez Andruzac. Il nous explique que la « nouvelle évangélisation », sous l'impulsion d'un Jean-Paul II inspiré, est une tentative spectaculaire (p. 48).

Mais on peut se demander : comment se fait-il qu'un tel auteur soit accrédité dans certains milieux de la Tradition catholique ?

*

Troisième tentative : Bruno Bérard

NIHIL OBSTAT

Lutetiae parisiiorum, die 8 januarius 2003,
M. Dupuy

IMPRIMATUR

Lutetiae parisiiorum, die 9 januarius 2003
M. Vidal, V.E.

Archevêché de Paris,
Service de l'imprimatur,
N° 20 (2002).

Voici un autre livre muni du *Nihil Obstat* (M. Dupuy, Paris, 8 janvier 2003) et d'un *Imprimatur* (M. Vidal, V.E. Paris, 9 janvier 2003) : *Introduction à une métaphysique des mystères chrétiens – En regard des traditions bouddhique, hindoue, islamique, judaïque et taoïste*, par Bruno BÉRARD (Paris, L'Harmattan, 2005). Mais cette fois-ci nous avons droit à deux préfaces pour « couvrir » l'ouvrage : une de Mgr Dubost,

évêque d'Évry-Corbeille-Essonnes, l'autre du père Michel Dupuy ³¹.

Les deux préfaciers n'ont sans doute pas compris dans quoi ils s'engageaient.

L'évêque dit, comme pour s'excuser :

Je ne suis pas métaphysicien.

Je ne suis pas spécialiste des religions.

Il m'est donc impossible d'apprécier « techniquement » l'essai de Bruno Bérard. Et pourtant il m'a passionné.

³¹— Le père Michel Dupuy, prêtre de Saint Sulpice, est un spécialiste de Bérulle ; il est chargé du *Nihil obstat* pour le diocèse de Paris ; ancien curé de Saint-Joseph des Carmes (70, rue de Vaugirard, 75006 Paris), ancien des Carmes et ancien missionnaire au Zaïre, il est actuellement âgé de 82 ans.

Comment ne pas admirer, notamment, la réflexion sur Marie ? Certes mon inculture philosophique répugne à tout ce qui me semble être des expressions plus platoniciennes que bibliques... Mais j'ai beaucoup apprécié ce qui me semblerait pouvoir être décrit comme un regard sur Marie « sacrement » de la non possessivité des personnes divines.

Comment ne pas souscrire à la réflexion sur Dieu et sur ce que mes professeurs nommeraient la « via negationis » présentée ici de manière renouvelée ? Le Dieu amour est abîme : source de toute unité, mais au-delà absolu, différence, source de toute différence : unité et abîme sont à l'origine et à la fin de toute communion. Comme le Fils est consubstantiel au Père (homoousios) avec l'humanité et en même temps distinct, bordé par l'abîme et appelé par l'amour. Comment ne pas souscrire ici à la méditation sur l'Esprit ?

La foi seule suffit.

Monseigneur Dubost,
Evêque d'Evry-Corbeil-Essonnes

Ce qui a passionné Mgr Dubost, c'est de voir une expérience (celle de l'auteur) en confrontation avec d'autres expériences religieuses. Il y voit une résonance qui fait « vibrer de la réflexion sur le mystère chrétien » (sic). Si Mgr Dubost avait connu la philosophie de saint Thomas d'Aquin (mais il avoue lui-même son « inculture philosophique »), il aurait sans doute pu analyser cet ouvrage autrement qu'en terme « d'expérience » (grille de lecture moderniste).

Bruno Bérard décrit lui-même ainsi son ouvrage :

Il présente la synthèse d'une gnose christique, terme de toute métaphysique et de toute théologie mystique, avec des analogies avec le bouddhisme, l'hindouisme, l'islam, le judaïsme et le taoïsme.

Il est possible que l'auteur soit de bonne foi, et qu'il se soit laissé tromper par les auteurs auxquels il se réfère, Jean Borella³² et François Chenique³³ notamment, qui ont tenté de christianiser la « métaphysique » de René

32— Depuis 1999, Jean Borella (avec dom Stroobant de Saint-Eloy) traduit et annoté les commentaires de saint Thomas d'Aquin sur les épîtres de saint Paul publiés au Cerf, ce qui peut représenter un brevet d'orthodoxie pour une personne peu informée. Sur les hérésies du professeur Borella, voir *Le Sel de la terre* 29, p. 212 et sq. Voir aussi *Le Sel de la terre* 56, p. 107 et sq.

33— François Chenique, informaticien de métier, a soutenu une thèse à la faculté de théologie de Strasbourg ; ami de longue date de Jean Borella, il a fait connaître la pensée de leur maître commun, l'abbé Stéphane, sous le titre : *Introduction à l'Ésotérisme chrétien*, avec une postface de Jean Borella, Dervy-livres, 1979.

Guénon (et que Jean Vaquié avait déjà épinglés comme les représentants de l'école de l'ésotérisme chrétien ³⁴).

Il pense que dans chaque religion, et donc dans le christianisme, une démarche ésotérique est possible. Au-delà de la théologie spéculative, il y aurait la théologie mystique ou gnose.

C'est toujours la même tentation gnostique de découvrir des vérités au-delà de la foi. Pourtant la foi – et la théologie qui repose sur elle – est la connaissance suprême ici-bas : c'est à elle de juger toutes les expériences mystiques. Il n'y a pas une théologie mystique qui serait au-dessus de la théologie spéculative.

Ce que l'auteur appelle mystique n'a d'ailleurs pas grand chose à voir avec la mystique de saint Jean de la Croix, et sa métaphysique n'est pas celle d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin. Derrière ces mots se cachent des spéculations inspirées de René Guénon, de Frithjof Schuon et autres gnostiques.

L'auteur se livre, sous la direction de ses maîtres (Jean Borella, François Chenique et l'abbé Henri Stéphane), à une analyse « métaphysique » des mystères chrétiens (la Trinité, la maternité divine de Marie, l'incarnation) et il en tire des rapprochements avec les autres religions.

Ainsi il compare Marie à Maya, à Tara (la mère de tous les bouddhas) et à Rahmah (nom du prophète Muhammad en tant qu'il est « Miséricorde » ; ce dernier est aussi Vierge en tant qu'illettré et Mère en raison de son pouvoir d'intercession).

« Comment ne pas admirer la réflexion sur Marie ? » se demande Mgr Dubost. Pour notre part, c'est le jugement de l'évêque de la sainte Église de Dieu qui nous étonne.

Nous ne nous attarderons pas à analyser ce livre : les rapprochements que nous venons de rapporter suffisent à montrer que la démarche de l'auteur est vouée à l'insuccès.

Disons un mot de la postface fort longue (25 pages) de Jean Borella. Le philosophe nancéen se pose la question de l'unité des religions. Il récuse l'analyse de Guénon (un Maître du monde caché quelque part dirigerait tout cela) et celle de Schuon (il existerait un ésotérisme absolu, une *religio perennis* au-dessus de toutes les religions). Mais il admet comme possible que Dieu ou un ange soit à la source des grandes religions de la terre, et qu'elles soient un moyen de salut pour leurs fidèles. Il lui semble difficile d'accepter l'idée que Dieu ait laissé pendant « peut-être un ou deux millions d'années ³⁵ » des

³⁴— Jean VAQUIÉ, *L'École moderne de l'ésotérisme chrétien*, Bulletin de la Société Augustin Barruel, n° 22-23, 1992. Recensé dans *Le Sel de la terre* 1 (1992).

³⁵— Nous ne suivons pas M. Borella dans son affirmation sur l'humanité vieille de « un ou deux millions d'années », quand on sait que Caïn, le propre fils d'Adam, construisit une

millions et des millions d'hommes dans la persuasion des fausses religions. Il pense qu'il y a une absurdité à admettre une « tromperie permanente, universelle et parfaitement indécélable » touchant à la finalité de l'homme.

On voit que si Jean Borella critique maintenant Guénon, il n'est toujours pas revenu à la Tradition catholique qui considère les dieux des païens comme des démons (« *omnes dii gentium dæmonia* » Ps 95, 5) et qui nie que les fausses religions puissent être des moyens de salut.

Il est faux aussi de parler de « tromperie parfaitement indécélable ». Les païens eux-mêmes ne prenaient pas leur religion trop au sérieux : « Le vieux bon mot de Caton est fort spirituel : il s'étonnait, disait-il, qu'un haruspice pût regarder un autre haruspice sans rire », écrit Cicéron dans son traité *De la Divination* ³⁶.

Par ailleurs, une erreur, même dans le domaine religieux, n'empêche pas de se sauver, du moment que l'erreur n'est pas coupable et que la personne répond aux grâces que Dieu envoie à chaque homme pour se sauver (et notamment pour observer la loi naturelle qui est écrite dans le cœur de tout homme).

ville, et que les plus anciennes traces de civilisation ne remontent pas au-delà de 5 à 6 000 ans avant Jésus-Christ. Voir aussi l'article du frère PIERRE-MARIE, « L'évolution de l'homme face à la théologie », *Le Sel de la terre* 9 (1994), p. 69 et sq.

³⁶— Marcus Tullius CICERO, *De la Divination*, éd. et trad. John Scheid, Gérard Freyburger, préf. Amin Maalouf, Paris, Belles lettres, « La Roue à livres », 1992, p. 127.

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !